

Laurent Jenny, *La Folie du regard*

Rodrigo Fontanari



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/critiquedart/104894>

DOI : [10.4000/critiquedart.104894](https://doi.org/10.4000/critiquedart.104894)

ISSN : 2265-9404

Éditeur

Groupement d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Référence électronique

Rodrigo Fontanari, « Laurent Jenny, *La Folie du regard* », *Critique d'art* [En ligne], Toutes les notes de lecture en ligne, mis en ligne le 01 juin 2024, consulté le 04 octobre 2023. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/104894> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/critiquedart.104894>

Ce document a été généré automatiquement le 4 octobre 2023.

Le texte et les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés), sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Laurent Jenny, *La Folie du regard*

Rodrigo Fontanari

- 1 Après *Le Désir de voir*, un essai autobiographique qui retrace une initiation au regard pictural en explorant divers modes de vision, Laurent Jenny écrivain et professeur honoraire de l'université de Genève vise, dans cet ouvrage à mi-chemin entre réflexion esthétique et expérience personnelle, à nous apprendre à mieux voir les images. Il s'agit d'une invitation à « voir dans » ou même « entrevoir » les images pour retrouver leur force déchirante qui fait apparition lorsque le spectateur se donne le temps de bien les regarder. En effet, face à ce que l'auteur appelle le « supermarché du visible » (p. 16), il est temps de restituer au regard ce qu'« il a perdu en épaisseur » en gagnant « en extension de surface » (p. 71). Autrement dit : « creuser la mémoire du vu » (p. 71) en cessant de voir pour palper et sentir, car regarder est aussi un acte de la peau, qui peut s'étendre à toute la surface du corps. Puisque toute figuration se nourrit d'une « entrevision », c'est-à-dire d'une oscillation entre « latence sensible et projection imaginaire », où les formes ont encore survécu au monde de la signification (p. 42). Toute la première partie, intitulée « Comment voir ? » (p. 7-72), est à la fois un appel à l'acte de voir d'un regard troublé par l'impératif esthétique du « trop visible » (p. 49) qui caractérise l'économie de l'attention contemporaine et une demande aux images « réserve de visibilité » (p. 58). Cette « réserve de visibilité » désigne ce geste artistique fort : purifier l'œuvre de tout excès de visibilité, en tournant le regard vers le banal. Il reste aux artistes d'affaiblir les images afin de continuer à les voir et les regarder continuellement. L'expérience de confrontation directe au mutisme des images et d'exposition à la déchirure qu'elles ouvrent par rapport à la perception visuelle habituelle, montre que le regard est libre de voir et de trouver une signification à l'œuvre. Puisque, mieux voir « peut impliquer, en un point, de cesser de voir pour palper, sentir, creuser la mémoire du vu » (p. 41). Dans la seconde partie, l'auteur suit sa réflexion tout en traversant les siècles et les œuvres, des peintures rupestres aux œuvres de Matisse en passant par le travail des photographes contemporains, pour ainsi dénoncer l'« hypertrophie du visible » qui engendre des images stupéfiantes auxquelles les regardeurs ne répondent que par « l'interdiction du regard » (p. 55). La vraie problématique semble être centrée sur la question de l'éducation et de la

sensibilité du regard toujours méfiant à l'égard de la direction dans laquelle il est invité à s'en aller.